

FRANCESCO IACURTO. *Souvenirs*. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1976. 256 pp., 61 illus.

Francesco Iacurto, artiste-peintre québécois, vient de publier à Montréal un fort volume intitulé *Souvenirs*. Il comprend d'abord la Préface, de Robert Choquette, l'Introduction par le peintre, et la présentation de l'artiste à l'Institut canadien de Québec par l'auteur de ces lignes. Suit un récit continu réparti en dix chapitres étoffés, où Iacurto raconte avec bonhomie les principales étapes de sa vie. Le lecteur trouvera dans les Appendices la liste des livres qu'il a illustrés, des prix qu'il a décrochés, des expositions qu'il a tenues, des articles de journaux qui lui ont été consacrés et des principaux commanditaires qui ont acheté ses toiles. La Table des illustrations, l'Index des noms propres et la Table des matières détaillée ne manqueront pas de rendre de précieux services tout ensemble aux amateurs, aux connaisseurs et aux historiens de l'art. Le texte est illustré à la fois d'une quinzaine de photos noir et blanc, et de 46 hors-texte signés Iacurto: croquis, natures mortes, paysages, portraits.

Robert Choquette, président de l'Académie canadienne-française, écrit fort justement dans la Préface du livre:

Armé d'un tempérament vigoureux, celui dont nous parlons recherche le coude à coude fraternel, aux heures difficiles comme dans la joie. Sans doute lui arrive-t-il de rêver à des moments libres de toute obligation, à des oasis où reprendre possession de son âme dans la paix et le silence. Mais Francesco Iacurto consentirait-il à s'absenter longtemps de la vie active, et comme homme et comme artiste? Il est permis d'en douter. Que ferait-il de son énergie, de son courage, de sa ténacité? Avec qui partagerait-il son optimisme et cette chaleur humaine à laquelle on ne saurait rester insensible? Au cours des pages de ce livre, c'est lui-même qui va nous dire, par le mot et par l'image, ce qu'il fut et ce qu'il a fait, ce qu'il accomplit et ce qu'il est: mieux encore: ce qu'il sera et ce qu'il entend faire.

Iacurto se peint lui-même tel qu'il est dans le *Préambule*, empreint de franchise, de mélancolie et de sagesse. Loin de présenter un journal intime, il vise plutôt à faire ressortir certains épisodes de sa vie qui l'ont marqué tout particulièrement

et qui peuvent à la rigueur servir, non certes de leçons pour les autres, mais de points de repère et de témoignages pour les futurs historiens de l'art au Canada français. Fils unique de photographe, il adore la photo, comme son père l'adorait. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait parsemé son récit de photos personnelles. Il a fait un choix aussi judicieux de ses souvenirs pour frayer la voie aux chercheurs éventuels. Né et formé à Montréal, il nous communique, au passage, ses vues sur l'art et l'avenir de l'art au Québec, où il a toujours vécu. Il peint depuis plus de quarante ans, mais il écrit depuis hier seulement. La gerbe de souvenirs qu'il nous livre nous révèle une forte personnalité. Il écrit dans le *Préambule: la carrière d'un peintre du Québec*:

Il n'existe point de culture intellectuelle et de progrès artistique sans la connaissance du passé et l'ouverture sur l'avenir. Les vrais hommes du progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. . . . L'expression de l'art est un élément important de civilisation; il n'y a pas que l'économique qui compte, l'art occupe aussi une place importante dans l'âme d'une nation.

On ne saurait mieux dire.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la table des matières détaillée pour se faire une idée de l'évolution de la carrière bien remplie du peintre québécois, depuis sa naissance, sa formation et ses débuts à Montréal (1908–1938) jusqu'à l'expression artistique de son activité créatrice à Québec, de 1938 à nos jours. Que de séjours prolongés, de voyages d'étude et de travail n'a-t-il pas faits, notamment en Angleterre et en France, en Grèce et en Italie, aux États-Unis et à travers le Canada pour se perfectionner, visiter des ateliers, des expositions, des musées, pour y rencontrer des artistes et y faire des croquis, des dessins, des pastels, des paysages, des portraits, des toiles! Longue est la liste des expositions qu'il a tenues çà et là au pays. Il a enseigné aussi pendant une trentaine d'années. C'est avec une piété vraiment affectueuse et indéfectible qu'il a pris grand soin, toute sa vie, de ses parents et qu'il a fait avec eux, qui avaient dépassé l'âge d'or, un voyage presque épique en Italie, un retour au pays ancestral qu'ils n'avaient pas revu depuis soixante ans. Il faut lire cette chevauchée,

débordante de vie et d'humour, d'affection et de sensibilité. Iacurto fut aussi le premier peintre à être admis à peindre dans les Jardins du Vatican, l'autorisation lui ayant été accordée par nul autre que le cardinal Montini, aujourd'hui le pape Paul VI. Il n'aurait jamais pu abattre autant de besogne sans le dévouement inlassable de sa femme (née Laurette Asselin), à qui d'ailleurs il exprime plus d'une fois sa profonde gratitude aussi bien par la plume que sur la toile, comme le révèlent les portraits en hors-texte.

Ce qui ne manquera pas aussi de frapper le lecteur, c'est le vif attachement qu'a gardé Iacurto à ses premiers maîtres du Monument National et de l'École des beaux-arts de Montréal. Les photos, presque toutes inédites, qu'il a insérées dans son volume, valent de longs commentaires; elles sont extrêmement rares et précieuses: le futur historien de l'École des beaux-arts de Montréal en fera sans doute sa nourriture. Il en possède aussi une importante collection sur l'École des beaux-arts de Québec. Quel dommage que son livre n'en contienne point davantage! Iacurto a dû éprouver quelque difficulté à en faire un choix judicieux, car il en conserve pieusement des centaines d'autres, son atelier ayant été pendant plus de trente ans le rendez-vous des artistes renommés de passage à Québec. La galerie de portraits et de photos est si riche qu'elle pourrait remplir plusieurs albums de taille. De quoi étoffer aussi un autre volume de souvenirs à l'intention des étudiants, des professeurs et des historiens de métier. Comme il déborde toujours d'activité, je ne serais pas surpris de le voir un jour entreprendre ce nouveau travail.

Cette édition originale de *Souvenirs* est illustrée de 46 hors-texte de Iacurto. La société typographique Compoplus a assumé la responsabilité de la composition de l'ouvrage en caractère Souvenir. Quant à la disposition des textes et des illustrations, elle est l'œuvre de Jacques Robert. Le tirage est limité à 250 exemplaires tous numérotés et signés par l'artiste. Chaque volume contient aussi, numérotée et signée par Iacurto, une lithographie originale, sur papier Arche, réalisée avec le concours de l'atelier Arachel. L'artiste a poncé en présence de l'éditeur la pierre ayant servi au tirage des lithographies. C'est dans l'atelier de Pierre Ouvrard, à Saint-Paul-de-l'Île-aux-noix, que s'est effectué le travail de la reliure en daim anglais.

MAURICE LABEL  
*Université Laval*  
*Québec*

LUC D'IBERVILLE-MOREAU. *Lost Montreal*. Toronto, Oxford University Press, 1975. 183 pp., 154 illus., \$16.95.

WARWICK HATTON AND BETH HATTON. *A Feast of Gingerbread/Pâtisserie maison*. Translated by René Chicoine. Montreal, Tundra Books, 1976. 96 pp., 140 illus., \$9.95 (paper).

LEONARD L. KNOTT. *Montreal 1900–1930: A Nostalgic look at the way it used to be*. Toronto, Nelson, Foster and Scott, 1976. 64 pp., 99 illus., \$3.95 (paper).

"This book will doubtless arouse a feeling of nostalgia," writes Luc d'Iberville-Moreau in his preface to *Lost Montreal*, "but I have not collected the photographs or written the text with the intention that it should." D'Iberville-Moreau's fears were well founded. So much of what we have always called history seems lately to have been toned in sepia, framed with gilt, draped in burgundy velvet, and reborn as nostalgia. The airwaves resound with golden oldies, the racks of couturiers abound with moiré silks, the catalogues of our most proletarian builders are studded with half-timber. Tuscan columns, and steep mansards. What has happened? It surely seems as if an age of brash modernism has suddenly become acutely aware of its ruptured roots and begun to grope frantically for any handhold on the past. Our culture has contracted a pathological yearning for anything that is old; in our desperation we appear even to have lost the ability to discriminate value.

The nation's publishers must have been toiling overtime in preparation for this new wave of hysteria, for they have suddenly piled the booksellers' tables high with glossy illustrated volumes extolling the civilization of the not-so-distant past.

*Lost Montreal* is far and away the best and most serious of that part of the harvest here under review. D'Iberville-Moreau, an art historian formerly at the Université du Québec à Montréal and now with the Macdonald Stewart Foundation, intended not to titillate, he explains, but to plea to his fellow Montrealers to stop the wholesale destruction of the city that he knows and loves. And this he has done passionately, articulately, and sensitively. His technique is deceptively simple. A sequence of 124 historical photographs (mostly an ample half-page in size in a 22 cm. by 28 cm. book) accompanied by concise descriptive legends is punctuated at intervals by tiny modern pictures (30 in all) that have been taken from the same viewpoints as adjacent old photos. The contrasts are poignant. We see an ugly parking garage squatting in front of City Hall and a gas station occupying the site of a sophisticated mansion. Few readers can look at these pictures and continue to "watch the rape of the city in silence" (p. 7).

The old photographs have been chosen with care. Most are handsome views of important buildings and streetscapes that convey information, beauty, and a real feeling for the life and manners of the past. They are both a delight to the general reader and a valuable resource for the historian. The Notman Photographic Archives at the McCord Museum provided many of the pictures, but several other collections were tapped as well.

Sequences have been used to superb effect. The author's stunning series of nine views of Victoria Square taken between 1852 and 1975 (Fig. 1) shows the steady